

# LA MONDALISATION ET LES DILEMMES DE LA SANTÉ UNIVERSELLE

*Mirta Roses Periago  
Fernando Lolas Stepke*

---

## **Sens et portée du terme mondialisation**

Le terme mondialisation, comme d'autres de diffusion rapide, est polysémique. Il signifie des choses différentes pour des personnes différentes. Pour l'instant, il désigne une plus grande disponibilité de ressources techniques et technologiques qui ont rétréci la planète, réduit les limitations physiques et temporelles, et facilité les opérations quotidiennes. Les appareils de communication, les véhicules de transport et les microprocesseurs éliminent les barrières dues à l'espace, au temps et à la capacité personnelle. Les progrès technologiques tels que les téléphones portables, les avions de transport de passagers et les ordinateurs personnels ne doivent pas seulement être considérés dans leur valeur instrumentale. Ils ont modifié de façon qualitative la valeur et la portée de la vie humaine, réduisant dans un certain sens les limitations, mais envahissant en d'autres sens les terrains de l'intimité et augmentant les demandes faites au corps humain. Les dépendances provoquées par l'Internet, l'obsession de la communication permanente, la sédentarité de la télévision et des ordinateurs ont modifié les habitudes, les attentes et la disposition du temps. On peut même concevoir que notre physiologie s'est modifiée. Et ceci affecte non seulement les techniques et les technologies 'dures', des appareils et des machines. Les technologies 'molles', de la communication, de la relation interpersonnelle et de la planification se sont modifiées radicalement.

Cette plus grande disponibilité des biens et des ressources ne comporte pas automatiquement une plus grande accessibilité. Il suffit de penser aux masses dépossédées de l'Afrique, à la faim dans les pays surpeuplés, à la carence de services de base dans laquelle vivent des millions de personnes. La distribution des progrès et de leurs bénéfices témoigne des inégalités préexistantes.

Par conséquent, le terme « nous » qui semble faire allusion à l'espèce humaine et ses triomphes civilisateurs reste encore un terme non inclusif.

Pour certains, la mondialisation est le développement accéléré et la diffusion progressive de ces ressources. Cependant, ce terme acquiert un autre sens quand il fait allusion à une façon de vivre, soit-disant civilisée, qui étend ses bénéfices à toutes les personnes capables de l'adopter. Des valeurs comme : la démocratie, la libre détermination des peuples et la justice, rassemblées en institutions et pratiques sociales, sont aujourd'hui le modèle par lequel se juge ce qui auparavant était connu comme étant le progrès. Maintenant - encore moins qu'il y a quelques décennies - nous parlons de développement et nous l'opposons à la simple possession de biens et de ressources naturelles. Il implique l'application de la rationalité exploitant ces biens et ces ressources et sa rapide multiplication financière en actifs que produisent les investissements. On suppose que ces biens débouchent sur le bien-être, et que ce bien-être découle de deux sources : du savoir scientifique d'une part, et des valeurs dominantes dans les puissances économiques de l'autre. Ainsi, le savoir s'oppose aux simples croyances des peuples non industrialisés, et n'importe quelle forme de gouvernement ou de relation interpersonnelle qui ne copie pas les modèles acceptés dans certaines régions du monde est rejetée d'avance par les porte-drapeaux de la mondialisation. Il est évident que dans ce deuxième sens la mondialisation n'est pas non plus mondiale. Elle suppose des pratiques d'hégémonie qui monopolisent les consciences, établissant une hiérarchie de valeurs incontestable. Elle n'englobe pas non plus tous les peuples et tous les êtres humains, car certains refusent un destin ni tracé ni travaillé dans son propre contexte. Toutefois, certains soutiennent qu'il s'agit là de la nature même de la notion de mondialisation.

En troisième lieu, pour certains la mondialisation est de préférence un concept économique. L'agrandissement des marchés, les accords de libre-échange entre pays, le mouvement libre des biens et des personnes sans frontières ni contrôles nationaux, sont des éléments qui universalisent les transactions commerciales et les répercussions économiques. Pour s'adapter, les petits pays et les producteurs de matières premières doivent connaître leur position dans le concert mondial et se glisser dans la course pour attirer les investissements financiers qui permettent d'assurer la croissance économique. Ceux qui ne réussissent pas à

modifier leurs pratiques entrepreneuriales, productives ou salariales sont condamnés à l'échec.

Cette variante conceptuelle de la mondialisation n'est pas non plus mondiale. De par la dynamique du marché et les compétences financières, ce modèle exclut les peuples qui par le hasard de leurs ressources naturelles, géographiques ou humaines se trouvent en position d'inégalité relative. Le système économique mondial ne se transforme pas en un système, un tout harmonieux d'éléments complémentaires, car chacun cherche à gagner les positions avantageuses et productives.

La polysémie du terme mondialisation fait allusion à des dimensions techniques, culturelles et économiques, mais un examen rapide de ses usages en tant que description de processus sociaux révèle qu'aucune d'entre elles n'identifie un phénomène réellement mondial, du moins dans le moment présent et considérant les effets observables. Cet examen ne peut pas non plus prôner un caractère toujours positif ou bénéfique, du fait que dans les trois dimensions décrites il intensifie les exclusions et les limitations préexistantes dans la société.

### **La mondialisation comme idéal bienfaisant et les formes du pouvoir**

La réponse à la description critique consiste à signaler que le processus de mondialisation ne produit pas encore tous ses bénéfices, parce qu'il est incomplet et en développement. Il est absurde de prétendre que tous les êtres humains jouiront instantanément de bénéfices. Dans le cas de l'innovation technologique par exemple, il faut l'expansion physique, la réduction des coûts de transaction et l'investissement, l'équilibre entre la diffusion et la protection de la propriété intellectuelle et industrielle, l'imitation contrôlée et l'acceptation culturelle. De même, il serait injuste d'attendre que les bénéfices de la mondialisation culturelle atteignent les masses ignorantes des langues de la civilisation, comme par exemple, l'anglais et ses évidences culturelles essentielles. On peut supposer qu'au fur et à mesure que les exclus d'aujourd'hui apprennent à vivre avec les technologies sociales et instrumentales des mondialisateurs hégémoniques, ils commenceront à jouir de leurs bénéfices. Évidemment, l'argument n'a pas besoin d'être répété pour la mondialisation économique, car dans ce domaine-là, les prophètes du développement et du progrès en matière de mondialisation suggèrent d'attendre qu'ils se produisent.

Même dans une description détaillée, il est évident que le concept de mondialisation doit être examiné dans ses implications idéologiques, ce qui entraîne une méditation sur le pouvoir. Même en supposant qu'une humanité homogénéisée et mondialisée, sans diversité culturelle ni régionalismes de croyances et de valeurs, soit un but désirable, cela supposerait la sujétion de ceux qui pensent différemment et l'élimination d'aspirations qui discordent du paradigme désirable.

Une conséquence de la mondialisation en tant qu'axiologie ou théorie des valeurs est de considérer les diversités comme négatives. Le pouvoir doit s'entendre dans sa dimension saine, c'est-à-dire comme admonition bienfaisante d'un comportement raisonnable, désirable et civilisé, qui conduit les peuples à leur point culminant historique sous la houlette de sages directeurs.

Aucune de ces affirmations n'est exclusive de la contemporanéité. L'idée impériale a toujours signifié l'agglutination de peuples divers sous l'égide d'un pouvoir central, avec des aspirations de pérennité et d'universalité. En fait, les empires sont toujours des architectures artificielles de nations, dont l'évolution comporte des périodes de croissance, d'apogée et de décadence. La périphérie des empires est toujours l'endroit d'où l'on observe les inévitables corruptions du pouvoir, et d'où émergent les pouvoirs alternatifs. En échange de la sujétion, les empires offrent la paix universelle, comme la *Pax Romana*, qui a formalisé le statut du citoyen de l'empire et a généré chez les peuples marginaux le désir d'entrer dans l'espace impérial. Cette paix était payée avec la sujétion au pouvoir, exercé par des chefs, des institutions ou des bureaucraties qui ont établi le principe de l'excédent pour financer des luxes tels que les sciences et les arts.

Indépendamment de la dénomination, les confédérations de nations que l'on peut appeler empires (Rome, le Saint-Empire romain germanique, l'Austro-Hongrie, l'Union soviétique, la Yougoslavie) ont eu la caractéristique marquée d'imposer des buts, des valeurs et des pratiques culturelles à des populations hétérogènes. Ces formes de mondialisation s'accroissent maintenant avec les dimensions technologique et économique, développées à des échelles inédites. C'est par conséquent une différence d'ampleur et non de principe qui distingue la mondialisation actuelle de ses formes antérieures.

Il est important de souligner que dans certaines langues, le mot pouvoir comporte des acceptations nettement distinctes. Ainsi, en français, nous trouvons *pouvoir* et *puissance*, en allemand *macht* et *gewalt*, mots qui traduits par *power* perdent la subtilité d'une

distinction de valeur pour notre argumentation. De fait, il y a des formes de pouvoir qui sont simplement des impositions violentes. Et il y en a qui sont respectées avec le consensus des gouvernés ou des soumis. Dans le deuxième cas, nous pouvons appliquer l'expression « pouvoir légitime » pour signaler que le pouvoir accepté par le consensus des gouvernés est différent de la simple sujétion à des normes de l'extérieur. Dans cette distinction réside par exemple la possibilité de distinguer entre normes de conduite hétéronomes, dictées sans l'autonomie de ceux qui doivent les suivre, et des normes de conduite autonomes, adoptées avec réflexion, après avoir pesé leur portée et leur caractère.

### **La mondialisation et la santé comme valeur désirable**

Cette description, qu'une lecture superficielle pourrait considérer comme négative, est en fait tout le contraire. Elle ouvre les portes à une réflexion sur les buts, les droits et les devoirs dans un contexte de fait. Parce qu'il est vrai que les nations et les peuples, dans leur passage de la bande à la tribu et de la tribu à l'État, aspirent toujours à la domination d'autres êtres humains et à l'imposition de leurs valeurs et de leurs croyances. Le zèle colonisateur est le même que le zèle évangélique, et le conquérant chrétien est tout aussi fermement convaincu de la sacralité de sa mission que le conquérant musulman ou païen. Et en principe également, on ne peut pas ignorer le fait qu'il y a et qu'il y aura toujours des vainqueurs et des vaincus, car indépendamment des méthodes ou de la violence employée, le but est une forme de sujétion qui fait sentir aux dominés que leur sujétion est légitime. La légalité et la légitimité se dissocient en général dans les entreprises impériales, car, alors que la première est l'imposition d'une lettre de la loi, la deuxième est l'adoption d'un sentiment d'appartenance et de solidarité. Elles rassemblent les deux formes de pouvoir mentionnées précédemment.

Il faut imaginer comment est la vie dans les formations sociales pour aborder le thème de la santé, du bien-être et de la qualité de la vie. La distinction de Tönnies entre *Gemeinschaft* et *Gesellschaft* continue à être valable sur le plan heuristique. Ceux qui cohabitent dans la première ont dans le « face à face » le fondement de leurs relations interpersonnelles, qui se transforment en fins en soi. La cohésion reste assurée parce que tous les participants sont des fins pour les autres et contribuent à une entreprise commune connue et reconnue comme le fruit du corps social. Dans la *Gesellschaft* impersonnelle par contre, les agents

sociaux poursuivent leurs fins propres et utilisent leurs contemporains pour y arriver. Souvent ils ne connaissent même pas leur nom et la relation se fait dans la virtualité de rôles sociaux abstraits. Ortega y Gasset disait que les sociétés sont « sans-cœur », qu'elles n'ont pas d'âme ni d'intériorité personnelle. Donc, ce n'est pas le policier la personne qui me demande de respecter la loi, mais plutôt le policier générique, le représentant abstrait d'un principe juridique également abstrait qui, paradoxalement, devient concret dans ses conséquences et ses transgressions. La *Gesellschaft* de la modernité n'est pas seulement sans cœur par ses dimensions, et la stylisation des rôles sociaux qui atteint son point culminant dans la stricte différenciation du travail spécialisé. Elle l'est également parce que nous sommes des multitudes solitaires dont les membres instrumentalisent les relations dans la poursuite de leurs intérêts individuels ou de groupes dans la société plus grande.

Dans cet espace de relations et, par-dessus tout, de significations, il convient de situer la demande pour la santé et le bien-être. Virchow, fondateur de la pathologie cellulaire, soutenait que la politique est la médecine des sociétés, et la médecine, la politique du corps. Cette affirmation peut facilement être extrapolée dans une expérience mentale. La fantaisie de vivre dans un état de plénitude (individuelle) est également celle de vivre dans un État juste et solidaire (social). Par conséquent, même si la physiologie semble très extérieure à la sociologie, dans la réalité on peut supposer que l'on vit corporellement de forme distincte dans une société de face à face que dans une société impersonnelle. La santé dans une *Gemeinschaft* n'est pas la même que dans une *Gesellschaft*.

Disons que les dimensions du phénomène santé comportent tant la sensation de plénitude et de bien-être, que les attentes et les souhaits susceptibles d'être satisfaits. La désespérance est aussi mortelle que les bactéries, et elle est sans doute un fléau de la modernité illustrée. Et une vie de qualité non seulement se laisse réduire aux déterminants de la qualité de la vie (comme conditions matérielles et santé), mais également à la dimension prospective, à la projection qui donne de l'espoir et qui a de l'espoir; un facteur diachronique d'anticipation qui s'identifie parfois à la sensation de confiance dans l'avenir, la sécurité devant les adversités pressenties, et la conclusion raisonnable et appropriée des projets personnels et de groupe. L'instabilité politique fait que les personnes vivent différemment et ont un vécu différent. Cela ne

veut pas dire que la santé est plus mauvaise dans le scénario tourmenté des guerres et des révolutions, parce que l'expérience historique laisse entendre que durant ces événements, les personnes exigent moins de soins médicaux. Cela veut dire seulement que les personnes vivent distinctement et que ce changement de style de vie modifie la forme dans laquelle se sent celui qui est en bonne santé et celui qui ne l'est pas.

On ignore généralement la racine des valeurs du concept de santé, qui se réduit à une matérialité estimable dans la chose corporelle, la survie ou l'ajustement à la norme. Toutefois, il a été vérifié de manière réitérée que la santé, comme valeur, modifie les perceptions et les attentes, dans le sens qu'elle apporte des satisfactions à ceux qui demandent les services et des récompenses à ceux qui les rendent, quand la relation entre les uns et les autres est harmonieuse.

### **Les éléments universels de la santé et la mondialisation**

Le débat sur l'universalité des normes morales peut s'étendre au concept même d'universalité des valeurs qui les justifient et les fondent. La conception de systèmes de soins de santé appropriés doit envisager trois dimensions au moins: la première est l'état des progrès, à savoir, la qualité technique des services. Ces derniers doivent être à la hauteur du point des connaissances dans le meilleur des contextes. La deuxième dimension est l'aspect positif de leur fonctionnement, tant pour ceux qui les assurent que pour ceux qui les utilisent. Et la troisième est la justice à laquelle ils aspirent, essentiellement dans le sens de l'équité. En tant que distribution juste des bénéfices et pour éviter les inégalités évitables.

L'efficacité d'un système sanitaire dépend de ses ressources et de son efficacité. Et dans l'efficacité entre, non seulement la compétence technique de ses éléments intégrants, mais aussi l'utilisation appropriée des ressources primaires, secondaires ou tertiaires, comme l'expriment les trois dimensions de ce qui est approprié (ou correct), de ce qui est bon (ou positif) et de ce qui est juste (ou équitable).

De même que l'évaluation éthique doit toujours se faire dans un contexte culturel particulier, la compréhension adéquate des demandes et des offres dans les systèmes sanitaires doit tenir compte du contexte local. Le grand défi des organismes internationaux est précisément de s'interposer entre les aspirations locales de groupes et de personnes et les grands déterminants

historiques de la vie sociale. Dans ce sens, la tâche d'une entité telle que l'Organisation panaméricaine de la Santé (OPS) consiste d'une part à reconnaître et discerner les déterminations macrosociales et macroéconomiques pour les adapter au contexte des demandes et nécessités des populations qu'elle sert. Pour le dire en termes simples, il s'agit d'une fonction d'intégration par laquelle on humanise et on individualise ce qui constitue les grands défis, les perspectives marquantes et les dimensions du processus de mondialisation. L'idée d'une santé universelle, égale pour tous les êtres humains, est une aspiration noble qui doit tenir compte des limitations et des déficiences d'application des principes moraux universels. Le service de la communauté internationale est de fournir les fondements conceptuels et opérationnels pour l'idée d'un « bien commun public et universel » qui se transforme progressivement d'aspiration en réalité pour la majorité et, éventuellement, pour tous les êtres humains.

Dans cette tâche, l'OPS, fidèle à sa mission, intègre les opinions et les délibérations des citoyens et des institutions qui constituent ses États Membres, et les transforme en politiques publiques saines qui sont adoptées par les pays dans la mesure de leurs priorités. Il s'agit de profiter des avantages de la mondialisation en les adaptant aux contextes locaux sur le plan de la santé collective et individuelle.

## **DONNÉES BIOGRAPHIQUES DES AUTEURS**

*Mirta Roses Periago* est diplômée de chirurgie de l'Université nationale de Córdoba en 1969, et a obtenu un diplôme en santé publique avec orientation sur l'épidémiologie et le titre de Spécialiste des maladies infectieuses de l'Université de Buenos Aires. Elle a également étudié la médecine tropicale à l'Université fédérale de l'État de Bahia, au Brésil. En 1974, elle est entrée au Ministère de la Santé publique d'Argentine, où elle a occupé des fonctions dans les domaines de l'épidémiologie, de la recherche et des urgences sanitaires. Elle est entrée à l'Organisation panaméricaine de la Santé/Organisation mondiale de la Santé en 1984 en tant que coordinatrice de l'Unité d'épidémiologie du Centre d'épidémiologie des Caraïbes, dont le siège est à Trinité et Tobago. En 1986, elle a été transférée en République dominicaine en tant qu'épidémiologue et en 1988, elle a été nommée Représentante de l'OPS/OMS dans ce pays. Entre juillet 1992 et janvier 1995, elle a été la Représentante de l'OPS/OMS en Bolivie, et en 1995, elle a assumé la fonction de sous-directrice de l'OPS, intégrant le groupe de sous-directeurs de l'Organisation mondiale de la Santé et le Groupe global de gestion des programmes. En septembre 2002, le docteur Roses a été élue Directrice du Bureau sanitaire panaméricain par les pays des Amériques.



## ***La mondialisation et les dilemmes de la santé universelle***

---

*Fernando Lolas Stepke* a obtenu son diplôme de chirurgien de l'Université du Chili et a poursuivi des études du troisième cycle auprès des Universités du Chili et de Heidelberg, en Allemagne, en médecine psychosomatique, psychiatrie et histoire. Il a assumé les fonctions de Directeur de la Clinique psychiatrique de l'Université du Chili, de vice-recteur des Affaires académiques et estudiantines de cette même université et ensuite, Directeur du Centre interdisciplinaire d'études en bioéthique qu'il a fondé en 1993. En 1998, il est entré à l'Organisation panaméricaine de la Santé en tant que Directeur du programme régional de bioéthique, faisant partie actuellement du Secteur du renforcement des systèmes de santé. Il est académicien en titre de l'Académie chilienne de la Langue et Correspondant de l'Académie royale espagnole (Real Academia española). Docteur *Honoris Causa* de diverses universités latino-américaines, il a été nommé Professeur titulaire de l'Université du Chili en 1989, et il a écrit plus de trente livres et environ quatre-cents articles scientifiques en espagnol, allemand, anglais, polonais et portugais.